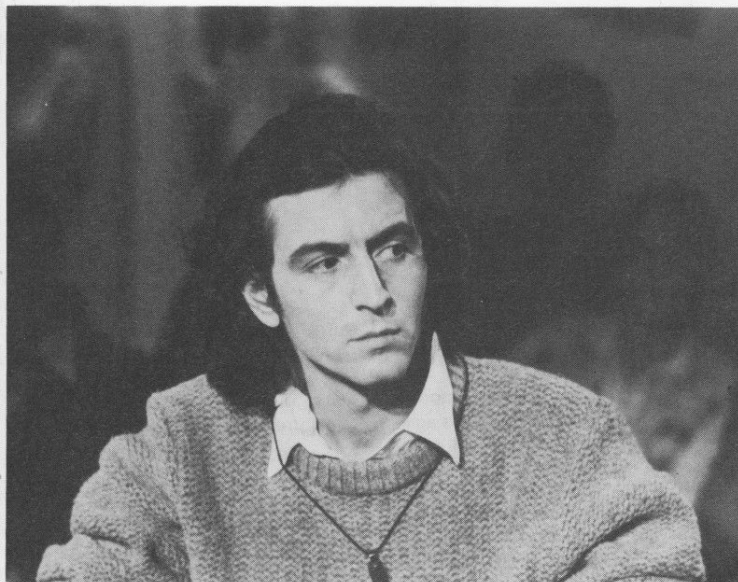


BERNARD-HENRI LÉVY

l'obligé du monde



BERNARD-HENRI LÉVY (ph. X. Gassmann, A2)

■ Merci, cher Scarpetta, de m'avoir adressé ces quelques réflexions. Nous sommes d'accord, bien sûr. J'allais presque dire : une fois de plus. Et je ne peux qu'applaudir, par exemple, quand je vous vois en appeler à un programme d'«analyses concrètes» seules capables, dites-vous, de corriger ce que peut avoir d'excessif la rigidité de certains procès. J'en prépare moi-même une, du reste. Une très longue, très minutieuse, très monumentale «analyse concrète». Je ne vous en dirai pas plus pour le moment. Car vous connaissez mes habitudes, n'est-ce pas ? Vous savez que je ne parle jamais de mes livres avant de les avoir achevés ? Mais enfin, vous verrez... Un an... Deux peut-être... Toutes ces thèses, tous ces thèmes, repris à la lumière d'un «cas» métaphysico-littéraire précis... Et cet *Eloge* qui, ce jour-là, vous apparaîtra pour ce qu'il était : la préface, somme toute, à un projet beaucoup plus vaste... Pour l'heure, donc, la préface. L'énoncé d'un certain nombre de principes. Et ici, à la diable, deux ou trois remarques en marge et à propos des vôtres.

La séparation des genres

1. La «confusion des valeurs» d'abord. C'est le thème de Finkelkraut. C'est celui d'Allan Bloom. C'est aussi, d'une certaine façon, le point de départ de mon propre livre. Mais je tiens tout de même à dire que si je pars en effet de là c'est pour arriver, il me semble, à des conclusions opposées. Il y a un risque de confusion culturelle, c'est entendu. Et nous sommes tous à peu près d'accord pour dire qu'il n'est pas tolérable de voir une chansonnette débile ou un vague graffiti mis sur le même plan qu'une sonate de Bach ou un tableau de Pollock. Mais il y a un autre risque, au moins aussi redoutable, qui consisterait à se raidir, à se cabrer face à l'outrage et à répondre au défi de la «sous-culture» par un retour sans complexes à ce qu'il faudrait bien appeler l'académisme. Le rock, pour moi, ne rend pas sourd. La BD ne rend pas aveugle. SOS racisme n'est en aucune manière ce ramassis d'analphabètes que d'aucuns se plaisent à dépeindre. Et si j'ai très tôt (en fait, dès les manifestations étudiantes de décembre) mis en garde contre le ridicule d'un certain «juvénisme», je ne crois absolument pas que les jeunes soient tous, fatalement, des ignares ou des crétins. Mineur, majeur ? Culture jeune, culture

noble ? Je n'ai pas, je le précise, écrit un livre là-dessus. Et n'en déplaise aux faiseurs d'amalgames — bien ou malveillants, d'ailleurs — ces questions n'occupent que trois ou quatre pages d'un livre qui, en fait, parle d'autre chose. Mais enfin, sur ce point précis, je suis partisan de la séparation des genres. De leur stricte hiérarchisation. Certainement pas, en revanche, de leur réciproque exclusion. Ma position, en fait, est très proche de celle que vous défendiez vous-même, il y a deux ans déjà, dans *L'Impureté*. Contre la démagogie d'un côté. Contre le retour, de l'autre, d'une ligne insupportablement réactionnaire.

Le désir de la vérité

2. La question des valeurs ensuite. Vous avez raison de dire que nous ne pouvons plus «revenir» à notre conception ancienne du Vrai, du Juste ou du Bien. Et il est bien évident qu'on ne peut pas, cinquante ans après Freud, vingt ans après *Les Écrits* de Lacan, un siècle après Nietzsche, Marx et les philosophies dites «du soupçon» faire comme si de rien n'était et renouer sans façons avec nos vieilles métaphysiques idéalistes. Quelque chose, là, est mort. Ça ne reviendra jamais. Il n'est même pas souhaitable que cela revienne vraiment. Et la régression théorique serait si forte, si spectaculaire, que l'on ne peut que faire son deuil, par exemple, de l'illusion de la vérité. Ce que je crois, cependant, c'est que si cette illusion n'existe plus, il reste sa nostalgie. Ou, plus exactement, que si plus personne ne peut raisonnablement croire au «Vrai» il reste son souci. Jean Daniel me racontait l'autre jour l'une de ses toutes dernières conversations avec Raymond Aron. Il s'agissait des intellectuels. Il s'agissait, nommément, de l'un d'entre eux. Et à je ne sais trop quelle remarque de Daniel, Aron avait répondu que ce qui «sauvait» l'intellectuel en question c'est qu'il lui restait au moins *le désir de la vérité*. Tout est là, je crois. Non pas simplement une «fiction». Pas même un «pari». Mais véritablement un «désir», une inclination ou une passion de l'âme. Le sophiste et le philosophe. Le cynique et l'amoureux de la sagesse. Tel est encore, au fond, le grand partage.

L'engagement

3. Un dernier mot à propos de cette fameuse affaire d'«engagement». Ça reste, pour moi, le point le plus difficile. Et c'est peut-être même, malgré tous mes efforts, malgré toutes ces pages occupées à l'éclairer, la zone la plus obscure du livre. En gros, cette notion d'engagement est une notion foireuse. Je suis conscient — et je le dis — de toute la charge malsaine, douteuse parfois, qu'elle peut véhiculer. Je vais même assez loin dans ce sens puisque je dis que Sartre ne l'aurait peut-être pas inventée, qu'il ne se serait pas amusé à traîner toute la littérature passée, présente et à venir devant ce tribunal de l'engagement, s'il n'avait pas représenté *Les Mouches* à Paris en pleine Occupation. Et c'est à partir de là que je peux dire à la fois que les écrivains ne sont en effet pas «obligés» de s'engager et qu'un livre comme *Les Fleurs du Mal* est un des livres les plus graves, les plus lourds, les moins gratuits du XIX^e siècle. Reste, et c'est tout le problème, que je continue quand même d'y croire. Reste, si vous préférez, qu'il y a quelque chose en moi qui, contre toute raison, continue de penser qu'il n'y a pas de *Fleurs du Mal*, pas de grande œuvre ou de haute littérature qui dispense un écrivain de ses devoirs éthiques. Vieille adhérence sartrienne, sans doute. Reliquat de «bien pensance» ou de «vertu». Souvenir d'Hermann Broch faisant de Néron le modèle du «littérateur esthétisant». «*Très bien, ce livre*, me disait l'autre jour Sollers, *mais pourquoi diable continuer à se croire «l'obligé du monde» ?*» C'est toute la question, en effet. Un jour, peut-être, j'y répondrai. ■